

ELEGIE POUR JEAN-MARIE

Aux Coopérants du Contingent

Durant les douze et une lunes, nous l'avons tous pleuré
Seize si longues nuits, nous l'avons tous veillé, les
Blancs les Noirs

Dans la cire et l'encens, dans l'alcool et la graine de
Kola.

Je dis il faut le reposer en paix, il faut le magnifier
comme aux funérailles d'un prince

Oui de Toutankhamon, en attendant la robe nuptiale à
l'appel des trompettes vermeilles.

Que le Poète le magnifie : l'Ivre de Dieu, qui proclame
le Dieu unique et l'homme unique.

Paris l'acclame dans l'éclat, dans le faste funéraire
des formes.

Moi que je prononce ton nom ton innocence, toi Jean-
Marie

Pour que tu revives, ivre et pur !...

+

+

+

Me voilà de nouveau ivre et vide, devant le papier
blanc, comme ma bouche toujours sous le poids
du coeur

Quand les flocons de larmes de sang se pressaient à
la barrière des dents.

Et il est vrai que je n'ai pas l'aisance des pleureuses à
tisser les thrènes nocturnes.

Mais Avril est si beau ! Les collines ronronnent sous
le soleil

Ma tête bruit de trilles de roulades, et bourgeon je
frémis

Humide, comme les fleurs qui chantent sur l'odorant
Magnolia blanc.

Sans crier gare tout le temps, je passe de mes amours
à mes racines, des palmiers aux pommiers
et de la tristesse à la joie.

Voici que le temps et l'espace créent la distance favo-
rable, le mètre même et le verset de l'orgue.

Seigneur, ah ! arrache de mes racines ces grappes
mauves

Arrache arrache ces touffes de strigas, qu'elles
n'étouffent pas mon chant.

Oins mes deux yeux de l'huile verte de l'étéroptère,
qui fait profonde la vision

Et soigne mon âme ma gorge avec la sève du figuier
sauvage.

+

+

+

Mon ami mon ami, te souviens-tu de ce jour de Sep-
tembre ? Dans la transparence normande

Ton visage flamand était noble était long, j'aurais dit
de Van der Weyden.

Tu sortais d'une noce promesse de bonheur, et nous
jouions

Avec nos rêves, la lumière composait ton visage de
vitrail.

Je rêvais, tu rêvais en Ile de France

D'un village bleu blanc sur une colline aérienne, me
diras-tu

"D'un paysage de pudeur souriante, de grâce sérieuse
de fière délicatesse".

Tu rêvais, je rêvais sous les Alizés
D'un pays d'eaux en saison sèche, de fleurs-papillons
et d'oiseaux-hautbois
Je nourrissais de lentes antilopes et les yeux longs.
Tu me regardais de tes yeux trop bleus, tes yeux de
masque blanc
Lorsque lancinante une main te toucha l'épaule
La Mort nous frôla de son aile, aigle fulgurant sur sa
proie.
Et le peintre traçait dans la poussière : Souvenez-vous
de Paul, de Léopold souvenez-vous.
Dieu nous avait pesés, il avait jugé notre poids notre
foi faibles.
Nous n'avons pas compris ô Ta miséricorde, miséri-
cordieuse mais juste
Imbéciles que nous étions, hommes vraiment de peu de
poids.
Nous ne sommes pas tombés à genoux dans la poussière
de la quête
Sous la fulguration du coeur du Christ, comme Paul
sur le chemin de Damas.

+

+

+

Tu es arrivé sur l'aile de l'Alizé

Tu es entré, un ange à tes côtés en robe solennelle
Blanche. La ceinture était d'or, les yeux bleus et les
ailes

Sa chevelure un casque de platine, l'épée nue de lu-
mière.

Il me regarda, l'Ange, d'un regard si clair qu'il
incendia ma poitrine.

Un gant de feu sur moi dans moi, comme au coup des
angoisses

La nuit. Je me confie à ma nourrice Dieu

Je le tutoie, et j'enlève toutes les majuscules, dont je
suis fatigué.

Mais si aveugle, je n'avais pas compris quand tu nous
as quittés

Jean-Marie un week-end, sans prévenir et nous dor-
mions

Un Dimanche à l'aurore, tu as quitté le port.

Et toute la baie de fraîcheur sur quatre-vingt-dix kilo-
mètres

Fut nuit. Et soudain le soleil sur la splendeur des pla-
ges
Jusqu'à l'espérance du Cap de Nase, et sur la colline
de Popenguine
A fulminé le visage noir de la Vierge.
Ton âme a glissé à travers les mailles, la voilà échap-
pée, ton âme, de la maison des esclaves.
Elle a contourné l'Ile de Gorée, on l'a perdue de vue.
Virant à tribord la voilà, comme un long un lent bateau
blanc vers les fjords de douceur
Et du Castel, saluent la Princesse vingt-et-un coups de
canon.

+

+

+

Que t'offrir, Jean-Marie, ô dans ton cercueil d'ouzougou
Couché ? Dis que lui offrir s'il n'est blanc comme son
corps d'opale
Bleu comme le paradis de ses yeux ? Ne lui offrez lis
ni lilas
Couchez son corps embaumez parmi les fleurs de fran-
gipanier.

Fermez le cercueil, ne lui offrez pas, je dis posez
dessus

Rouges de son coeur rouge, offrez des lis de Pobéguin
au masque blanc du Messenger.

Taisez-vous taisez-vous, que monte l'encens et la joie
basse de l'orgue

La jubilation de l'Alléluia !

Que descendent les Anges peuls, de son trône d'ivoire
la Vierge et ses mains de paix noire

Que dans ses bras le berce Marie Sarr, comme les
berceuses lors à Diakhâw des nourrices
royales.

Doucement l'étendra dans l'avion du Seigneur en par-
tance pour l'Ile de France.

Entre Hurepoix et Yvelines, qu'il repose aérien en
attendant le Jugement

A l'entour de l'Agneau pascal qu'il chante en attendant,
comme autrefois

Dans ses rêves d'innocence, dans tous mes rêves d'en-
fance.

Tu reposeras dans le coeur du Christ, colibri y puisant
de ta langue double tubuleuse
Le nectar, dans la corolle du Christ.

+

+

+

Tu as fait l'homme unique à l'image du Dieu unique
Tu t'es fait nègre Jean-Marie parmi les Nègres.
Tu as rendu gentillesse aux Gentils, honneur aux
hommes d'honneur de susceptibilité
Tu n'as pas distribué tes chemises, donné ta chaussure
droite et tu as gardé la gauche.
Ton pain, tu ne l'as pas rompu, tu nous as enseigné
Comment multiplier le mil le riz, comme Jésus aux
noces de Cana.
Tu nous as partagé ton savoir louis d'or, ne laissant
rien pour toi
Pour nous moquer et dominer.
Je te bénis toi Jean-Marie, je bénis les bataillons de
tes compagnons

Dans la communion des hommes des âmes, des nations
et des confessions

Et il n'y a plus, sur toute la surface de la terre, une
seule terre ignorée.

Béni soit ton pays et ta patrie, bénie soit la fille aînée
de Marie

Et je sais qu'elle est irritante, que je ne décolère pas
Mais je sais ses mains maternelles, si calmes on di-
rait des palmes.

+

+

+

Jean-Marie, ton père ta mère, Dieu les as frappés à la
tête,

Je les ai vus sang et poussière, sous les sabots des
chevaux sombres.

Comme des paysans solidement solidairement enrochés
malgré tout dans leur foi

Ils ont tenu. Je les vois qui se lèvent dans un effort
Immense, et T'appellent Toi qui guéris - et eux para-
lytiques !

Et Tu les entends et Tu les soutiens les confortes, arc-
boutant puissamment

Et les voici debout comme s'ils avaient vu venir la
main de plomb et l'esquivaient.

Par Ta grâce gratuite, on les y avait préparés et nour-
ris deux mille ans

Du pur froment de la terre de France, du lait de sa
douceur

Mais d'une longue chaîne, au long des jours des fêtes
des saisons

Nourris de veilles et de jeûnes, de prières qui leur ont
sur les vitraux

Donné ces fines mains ces visages de saints de lumière.

Et je tombe à genoux pour les prier qu'ils prient pour
moi

Non ! pour la trinité des chères têtes noires.

+

+

+

Mais moi, de quel droit prier exiger, qui patauge poto-
poto ?

Moi qui n'ai pas d'humus, et l'on n'emploie que l'hilaire
que le bâton fouisseur.

Dans sa tornade, il aurait pu me couper la tête comme
au cocotier

Ou me gifler sous le coup du vent méridien.

On m'aurait retrouvé, stupide hémiplégique, dans la
fraîcheur du crépuscule

Et bas s'agenouillant, l'Ancien m'aurait donné à boire
la lie des libations.

Mais qu'il ait pitié du pécheur, que le Seigneur ne me-
sure sa grâce à ses mérites

Qu'il ait merci de moi : je n'ai pas deux générations de
jeûnes de génuflexions

Mais tant de mal à confesser l'orgueil de ma race et
ma caste.

Eclaire-moi dans la forêt, les ténèbres et le poto-poto.

A ta voix je lève la tête, me reprends et regrette

A Ton verbe à Ta force, je me lèverai sur mes pieds

Et tendu et tremblant sous Ton tonnerre, jeterai le filet
de ma prière.

O Dieu mon Dieu, ouvre mes yeux par la grâce de Jean-
Marie.

+

+

+

Bien sûr que Tu le sais Seigneur, depuis deux douzai-
nes d'années

Voilà Paul voilà Léopold, deux compagnons deux frères,
deux vases communiant dans la communion
de la même foi

Du même appel de la même réponse - mais si petite
ma part dans la communion des Saints !

Je suis le bourricot de Toko'Waly qui ruait sous le bâ-
ton, le petit sérère tout noir et têtu.

Donc prends pitié, protège ma Gardienne et protège
mon sang

Ah ! cette jeune pousse, si fragile sous l'harmattan des
honneurs.

De mes pauvres amours que Tu prennes pitié, des fleurs
de ma tendresse.

Que bénie soit la colline de Popenguine aux odeurs
vierges de menthe et de jasmin

La plage de sable blanc la mer merveilleuse

Les roses de Verson, le labyrinthe lumineux dans le
parc paradis.

"Le coeur n'est pas un genou qui se plie".

N'empêche, par Ta volonté vivante, s'il faut que Tu
tonnes Tu frappes ma maison sans paraton-
nerre

Oui, je veux Ton vouloir, Seigneur !

Mais par la passion de Paul et par la grâce de Jean-
Marie

Frappe ce chef grisonnant et sec comme une meule de
foin.

Je veux Ton vouloir et qu'elle soit faite, Ta Volonté !

Verson, Avril - Popenguine, Juillet 1968